

Clapisson d'abord.....

On sait que bien des écrivains et artistes illustres ont dû solliciter longtemps pour être élus à l'Institut, et que plusieurs ont définitivement trouvé porte close. Les 24 tentatives de Zola constituent apparemment le record. Mais passer en revue tous ces échecs serait trop long et passablement déprimant. Aussi évoquerons-nous seulement un cas exemplaire, celui de Berlioz, qui, avant l'heureuse issue, a dû insister, intriguer, batailler, pendant dix-huit ans.

Sa première candidature remonte à 1839, alors qu'il n'a que 36 ans. Le 3 mai, Paër meurt, et comme à cette époque, l'Académie ne laisse pas longtemps un fauteuil vacant, Berlioz envisage aussitôt de présenter sa candidature. La section musicale compte alors : Cherubini (79 ans), Berton (72 ans), Auber (57 ans), Carafa (52 ans) et Halévy (40 ans). La situation de Berlioz est difficile. L'année précédente, il a inutilement postulé en février pour une place de Directeur de théâtre après l'incendie du Théâtre des Italiens, et en mars pour un poste de professeur d'harmonie et d'accompagnement au Conservatoire, que Cherubini a préféré attribuer à un certain Bienaimé. Berlioz a besoin de revenus fixes, si limités soient-ils. À vrai dire, les choses viennent de s'améliorer pour lui, avec l'hommage inouï que lui a rendu publiquement Paganini, et le don généreux qui l'a suivi. Berlioz est bibliothécaire adjoint du Conservatoire, il vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur le 10 mai 1839. Il est déjà célèbre. Mais avec son humour agressif il a raillé publiquement un opéra de Cherubini, et le 15 juin, c'est Spontini qui est élu au premier tour contre Adam, Onslow, Rigel et Berlioz. Ce dernier, qui voue à Spontini une admiration mal payée de retour, admet aisément cet échec prévisible.

Une nouvelle occasion s'offre trois ans plus tard, à la mort de Cherubini. En avril 1842, tout en se présentant sans succès pour un poste d'inspecteur du chant dans les écoles primaires de la Seine, Berlioz envisage une deuxième candidature. Ce n'est qu'en novembre que la liste des candidats est classée par la section musicale, et Berlioz n'y figure pas. C'est donc Onslow qui est élu par 19 voix contre 17 à Adam. Berlioz ne se faisait guère d'illusions. le 5 juillet 1842, il livre le fond de sa pensée à sa sœur Nanci, en énumérant le sort commun de tous les grands artistes de l'époque : « *Les romanciers seuls produisent énormément ; Eugène Süe, entre autres, prodigieusement. Il y a de quoi (de quoi suer) il publie en même temps deux nouvelles, dans les Débats et dans la Presse, et de plus il fait un drame. Le pauvre Balzac, ce malheureux homme d'esprit, galérien innocent, passe les nuits à se désespérer en travaillant, il dort à peine quelques heures par jour...Et dire qu'il y a d'affreux crétins, possesseurs de 60 millions qui ne donnent pas deux sous (deux cent mille francs pour eux c'est deux sous...pour moi par exemple) pour tirer d'affaire des gens de talent comme ceux-là ! ... De Vigny a été écarté une seconde fois à l'Académie pour un monsieur qui s'appelle Potin et qui est fort connu dans son quartier, (peu dans le mien et le tien je suppose).* »

De 1842 à 1851, seule l'élection de 1844 présenterait une nouvelle occasion. Mais Adam, qui avait eu presque autant de partisans que Onslow, est le candidat désigné d'avance, et Berlioz s'abstient.

Une troisième tentative est suscitée par la disparition de Spontini en 1851. Cette fois, Berlioz est classé troisième. Mais c'est Ambroise Thomas qui est plébiscité par l'Académie le 22 mars, avec 30 voix contre 5 à Niedermeyer, 3 à Batton, et aucune à Berlioz.

La quatrième candidature date de 1853. Onslow vient de disparaître le

3 octobre. Berlioz est allé chercher dans une grande tournée en Allemagne les succès et les revenus que la France lui refuse. Le 10 novembre, de Hanovre, il se porte candidat, en mobilisant ses amis journalistes. Mais ils ne savent pas que dès le 6 novembre l'Académie a arrêté sa liste, et le 13 novembre, c'est Reber qui obtient au cinquième tour un succès laborieux, devançant de peu Clapisson. On voit que plus le génie de Berlioz s'affirme internationalement, plus la qualité de ceux qu'on lui préfère va diminuant.

Qu'à cela ne tienne, Berlioz persistera. Halévy a été nommé Secrétaire Perpétuel le 29 juillet. Berlioz, lui, assume dès le 10 août la situation de candidat perpétuel. Ses chances continuent de progresser. Il a été classé en tête de liste ex æquo avec Clapisson. Il est vrai que là aussi certains sont plus égaux que d'autres, car Auber a eu la perfidie d'inscrire le nom de Clapisson avant celui de Berlioz, malgré l'ordre alphabétique. Le 1^{er} septembre 1854 Berlioz écrit à Hans de Bülow : *« Je ne suis pas allé à Munich. Au moment de partir, une place est devenue vacante à l'Académie des beaux-arts de notre Institut, et je suis resté à Paris pour faire les démarches imposées aux candidats. Je me suis résigné très franchement à ces terribles visites, à ces lettres, à tout ce que l'Académie inflige à ceux qui veulent intrare in suo docto corpore (latin de Molière) ; et on a nommé M.Clapisson.*

A une autre fois maintenant. Car j'y suis résolu ; je me présenterai jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Une motivation, avouée à sa sœur Adèle dans une lettre du 27 août 1854, est l'indemnité académique dont Berlioz a grand besoin : *« Cette place est de 1500 fr., voilà tout ; mais pour moi c'est beaucoup. Je ne parle pas de l'Honneur qui est une fiction dès qu'on admet des gens comme ceux qui se trouvent et se sont de tout temps trouvés à l'Académie. Je ne m'y suis encore présenté que deux fois. Hugo a dû frapper cinq fois à la porte ; De Vigny quatre fois ; Eugène Delacroix après six épreuves successives n'a pas encore pu se faire ouvrir, et De Balzac n'a jamais pu entrer. Et il y*

a là un tas de crétins... Il faut se résigner à ne considérer cela que comme une affaire d'argent, une mise à la loterie ; et suivre patiemment son numéro. Je suis de toutes les Académies des Beaux-Arts de l'Europe excepté de l'Académie de France. » (Mille cinq cent francs de 1854 ne font guère qu'environ 5500€ de 2005).

Plus heureux que Josué, Berlioz va abattre les remparts de l'Institut dès le sixième investissement. Adolphe Adam est mort le 3 mai 1856. Le 3 juin, Berlioz envoie sa lettre de candidature. Il est enfin classé en tête de liste le 12 juin, devant neuf autres candidats, parmi lesquels Gounod. Il a un certain espoir, dont il fait part fin mai dans une lettre : *« Je vais passer la journée à courir les lieux académiques. Figurez-vous que M.Ingres lui-même fléchit, et me promet sa voix au second tour de scrutin, si son benjamin, Gounod, n'est pas nommé au premier.*

Les musiciens de la section sont très chauds, y compris Halévy, malgré mon dernier article sur sa Valentine. Auber est toujours très calme et décidé à se ranger du côté des gros bataillons, comme le bon Dieu et autres gredins. Quant à Caraffa... immobile comme un borné. »

À l'élection du 21 juin, il faut une majorité de 19 voix. Berlioz en obtient 13 au premier tour, 15 au deuxième, 18 au troisième, et enfin 19 au quatrième.

Il est aussitôt submergé de félicitations dithyrambiques, qu'il goûte avec discernement. Le 24 juin il écrit à son amie la Princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein : *« J'ai encore à voir vingt-deux confrères pour les remercier tous ; j'en ai vu quinze ce matin, et j'ai été obligé d'être embrassé par une quantité de gens qui avaient voté contre moi.... Quelle comédie !...je ne désespère pas de devenir Pape un jour.Caraffa excepté, je dois beaucoup à mes confrères. ».*

On s'étonne aujourd'hui qu'un talent aussi évident que celui de Berlioz

ait eu tant de mal à s'imposer. Peut-être que, par-delà les mesquineries et les jalousies habituelles, ses fonctions de chroniqueur et de critique dans la presse ont été un vrai handicap. Les victimes de ses sarcasmes, malgré tous ses efforts pour les atténuer, lui en ont gardé rancune. D'autres ont peut-être craint, s'ils l'écrivaient, de paraître solliciter des critiques favorables de leurs petites productions. Après dix-huit ans, il a tout de même fini par obtenir gain de cause. Il note le 11 juillet 1856 : « ...c'est le recul des canons tirés à l'étranger qui a enfoncé la porte ; et puis aussi, l'opinion de quelques Français aux sympathies généreuses y a-t-elle frappé de bons coups. »

Le mot de la fin lui appartient, dans son style inimitable : « *J'étais assis sur une baïonnette, me voilà dans un fauteuil* ».

La lettre de l'Académie n°43, hiver 2005